

Revue du Québec

Vol. VI

Régiments du Canada français

No. 1

NORTHERN ELECTRIC COMPANY LIMITED



Le Royal 22ème Régiment fut chargé, en avril 1940, de garder le palais de Buckingham, résidence officielle de nos souverains à Londres. On voit ici le détachement des gardes pénétrant dans la cour spacieuse du palais.

PUBLIÉE PAR LA

Compagnie *Northern Electric* Limitée

MONTREAL

Québec

Trois-Rivières

Sherbrooke

Val d'Or

Ottawa

Avant- propos

CE numéro de LA REVUE DU QUEBEC est l'un de ceux dont la présentation nous inspire le plus de fierté. Nous y esquissons la glorieuse histoire militaire des Canadiens français, depuis la venue des premiers colons sur les bords du St-Laurent; nous signalons la part considérable qu'ils prennent dans la lutte qui se livre en ce moment pour la liberté et l'humanité et nous faisons l'historique de quelques-uns de nos régiments les plus en vue. Nous désirons remercier ici les autorités militaires de cette province pour les renseignements indispensables qu'elles ont bien voulu nous fournir en vue de la préparation de ce numéro. Non seulement nous ont-elles accordé sans hésiter la permission de publier celui-ci, mais elles ont mis à notre disposition une documentation que nous n'aurions pu obtenir d'aucune autre source. A ceux qui nous ont accordé si aimablement leur coopération, nous exprimons nos remerciements les plus sincères.

Nous osons croire que le lecteur voudra conserver ces quelques pages, qui rappellent le passé glorieux de notre province et qui signalent la participation libre et généreuse de ses fils à la défense de l'Empire.

Depuis son organisation en 1882, la Compagnie Northern Electric Limitée a toujours été bien représentée, par ceux de ses employés qui ont volontairement offert leurs services, dans les différentes campagnes militaires auxquelles le

Le lieutenant d'aviation Jean-Paul Desloges, qui s'est distingué dans plusieurs engagements avec les raiders allemands, est revenu au Canada après avoir été blessé outre-mer. Il est ici photographié au moment où il porte

Canada a pris part. La Compagnie s'est toujours engagée à réintégrer ces employés dans leurs positions, à leur retour de la guerre, et elle n'a jamais hésité à secourir financièrement les dépendants de ceux qui s'enrôlent dans l'armée.

A l'heure actuelle, plus de 300 employés de la Compagnie font partie de différentes unités de l'armée active canadienne, tandis qu'un grand nombre d'autres appartiennent à la réserve, servent dans le C.P.C. ou s'occupent d'autre travail de guerre.

Nous comptons parmi les membres de notre personnel au Canada plus de 400 employés qui sont membres de la Légion canadienne, Ligue du Service Impérial Britannique, ayant servi dans la Grande Guerre 1914-18. A Montréal seulement, il y en a plus de 200 qui forment la section Northern Electric No 37 de cette organisation de vétérans.

D'autre part, vu le caractère même de son commerce, notre compagnie a pu, au cours de toute son histoire, coopérer étroitement avec le Canada dans son effort militaire.

Paul F. Sire
Président

la parole à Montréal, devant un auditoire de plus de 1500 personnes, la plupart étudiants de l'Université de Montréal. Il a déclaré que les Canadiens français avaient toutes les qualités pour faire les meilleurs pilotes du monde.



L'histoire militaire des Canadiens-français

par
Robert de Roquebrune

LES Canadiens-français sont un vieux peuple militaire. Ils ont tous des soldats parmi leurs ancêtres. La colonie fut peuplée jadis par des régiments venus de France. Et le fameux régiment de Carignan, envoyé par Louis XIV en 1665, reste le plus célèbre exemple de ce peuplement guerrier.

La valeur des Canadiens comme soldats était si bien reconnue par les officiers français que l'un d'eux, M. de Surlaville, disait: "Au Canada, tout le monde est militaire". L'esprit de la colonie était, en effet, tout militaire. Les prêtres eux-mêmes avaient souvent été soldats, comme le supérieur des Sulpiciens, Dollier de Casson, qui avait été officier sous le maréchal de Turenne. L'abbé Le Loutre fit la guerre en Acadie comme un véritable soldat. En 1690, le curé de la Rivière-Ouelle, à la tête de ses paroissiens, fit le coup de feu contre les troupes de l'amiral Phipps et empêcha un débarquement. En 1759, l'abbé Robineau de Portneuf combattit également à la tête de ses paroissiens et fut tué en défendant le village de Saint-Joachim. Les Canadiens étaient soldats dès leur enfance. Il n'est pas rare de voir leurs états de services commencer à douze ans comme Hertel, à treize ans comme Dagneau d'Ouille. L'esprit militaire de la colonie était si général que les femmes elles-mêmes se conduisirent souvent en bons soldats comme Madeleine de Verchères, Catherine Primot et Mme de Drucourt. Des familles canadiennes n'étaient composées que de soldats comme les LeMoyne, les Hertel, les Ailleboust, les Le Gardeur, les Marin et tant d'autres plus obscures. Leurs actions sont plus ou moins oubliées, mais ces noms qui représentent le Canada militaire de jadis, symbolisent un extraordinaire passé d'héroïsme.

La guerre a commencé pour les Canadiens-français avec les débuts de leur histoire. Guerre contre les Indiens et guerre contre les colonies anglaises. Et cette incessante guerre a duré cent cinquante ans, de 1608 à 1759.

La guerre contre les Sauvages fut une lutte épique. Les premiers colons avaient un fusil accroché à leur charrue et, la nuit, des hommes veillaient derrière la palissade de fort. Et il arrivait parfois qu'un village fut surpris par les Indiens



Des troupes canadiennes-françaises, commandées par le vaillant de Salaberry, s'immortalisèrent par leur bravoure à la mémorable bataille de Châteauguay livrée aux Américains en 1812

et que tous ses habitants fussent massacrés, comme à Lachine en 1689. Les plus célèbres combats des Canadiens contre les Indiens furent ceux des premiers habitants de Montréal. Et on ne saurait faire une histoire militaire des Canadiens-français sans mentionner des héros comme Maisonneuve, Lambert Closse, Dollard des Ormeaux, Charles LeMoyne.

Les Canadiens étaient d'invétérés coureurs des bois et ils allaient faire la traite avec les plus lointaines tribus sauvages. Ces aventuriers ont ouvert un monde inconnu à la civilisation chrétienne et française. La Salle, Joliet, Saint-Lusson, Duluth, La Vérendrye furent de grands explorateurs.

Il était naturel que la rivalité des deux colonies française et anglaise conduisit les deux peuples à se faire la guerre. Ils se la firent souvent, mais toujours avec honneur et loyauté. Et le comte de Frontenac, qui fut le plus constant ennemi des colonies anglaises, a été surnommé par un historien anglais: "The great fighting governor". Il encourageait les explorateurs et, sous son gouvernement, le Canada s'agrandit beaucoup. La Nouvelle-France encerclait la Nouvelle-Angleterre. Cet impérialisme français était inquiétant pour les voisins. Mais lorsque l'ami-

ral Phipps alla mettre le siège devant Québec en 1690, il était trop tard pour empêcher une expansion que l'esprit militaire de la population canadienne ne cessait de pousser. Si le roi de France avait alors compris la valeur du Canada, l'Amérique du Nord eut été française en cinquante ans. Frontenac repoussa les assauts des soldats de Phipps et celui-ci dut abandonner ses projets de conquête. A cette occasion, tous les hommes de la colonie s'étaient réunis derrière les murs de la capitale menacée.

L'attaque de sir William Phipps contre Québec fut vengée par les fréquentes et victorieuses expéditions des Canadiens contre les villes de frontière. A la tête de cinquante Canadiens, Hertel emporta d'assaut, en 1690, la place de Salmon-Falls, et son fils Hertel de Rouville fit de terribles incursions en Nouvelle-Angleterre en 1704.

Cette existence avait fait des Canadiens de merveilleux soldats. Aussi, étaient-ils partout. Lorsque LeMoyne de Bienville fonda la colonie de la Louisiane, il demanda des Canadiens. Iberville faisait des levées de Canadiens pour ses combats et ses conquêtes de la Baie d'Hudson, de Terre-Neuve et des

Antilles. Et le courage des Canadiens était si bien reconnu en France que le gouverneur marquis de La Galissonnière redoutait qu'ils n'entreprennent un jour une guerre d'indépendance.

La création de Louisbourg fut un prétexte à combats sur terre et sur mer pour les Canadiens. Tout en cédant l'Acadie en 1713, le vieux Louis XIV s'était obstiné à conserver les rochers de l'Île Royale qui gardaient l'entrée du golfe Saint-Laurent. Et sur ces rochers, il fit construire une ville forteresse qui coûta trente millions à la France. Le Roi-Soleil déclinant avait joué là un très mauvais tour aux Anglais et le gouverneur de New-York s'en rendit compte car il écrivit au duc de Newcastle: "Louisbourg est une épine au flanc de l'Angleterre". Cette épine, les Anglais ne l'arrachèrent qu'après quarante-six ans de combats, deux sièges et une démolition totale de la forteresse canadienne.

Ce que l'on appela en Europe "La Guerre de Sept Ans", fut une guerre de vie ou de mort pour les Canadiens. Aussi leur bravoure et leur ingéniosité furent-elles magnifiques durant cette dramatique période. Mais le marquis de Montcalm et les officiers envoyés de France par Louis XV méprisaient ce qu'ils appelaient "la guerre à la canadienne". Seul le chevalier de Lévis, grand capitaine et qui devait mourir maréchal de France, reconnaissait les qualités militaires des Canadiens-français. Et, à Carillon, il les appela à son secours.

Au cours de cette défense du Canada, le régiment de la Colonie se fit toujours remarquer par son mordant au combat, sa tenue au feu et son ardeur à l'attaque. Composé uniquement de Canadiens-français, commandé par des officiers du Canada, le régiment de la Colonie combattit glorieusement avec les régiments de Béarn, de Languedoc, de Guyenne, de La Sarre, de la Reine, de Royal Roussillon. Des Canadiens tombèrent alors, nombreux, pour la défense de la patrie. Et à la dernière bataille, celle des Plaines d'Abraham, le 13 septembre 1759, alors que Montcalm était blessé mortellement, que Sennezergues et une foule d'officiers et de soldats de France étaient tués, Saint-Ours et un grand nombre de Canadiens-français donnaient aussi leur vie pour le Canada.

Et plus tard, le dernier gouverneur français du Canada, le marquis de Vaudreuil, devait rendre un magnifique hom-

mage à la bravoure des Canadiens-français en disant au roi: "Je les connais, il n'y a pas de peuple plus brave et plus loyal".

Cette bravoure et cette loyauté, les Canadiens-français allaient les mettre au service de l'Angleterre. Ils furent fidèles au roi George comme ils l'avaient été au roi Louis. "Sers le roi d'Angleterre comme j'ai servi le roi de France", disait un vieil officier canadien à son fils. Cette parole est l'expression même du loyalisme canadien-français, loyalisme tout militaire qui repose sur le respect de la parole donnée et de la foi jurée.

Pendant la Guerre d'Indépendance Américaine, les Anglais allaient mesurer cette loyauté. Le gouverneur Carleton fit appel aux Canadiens-français pour défendre le pays. Et, sauf un très petit nombre de partisans de la cause américaine, ils furent un-



Le Moyne d'Iberville est considéré à juste titre comme l'un des plus grands héros canadiens sous le régime français

nimes dans leur loyalisme. Les appels de La Fayette ne réussirent même pas à l'entamer, et lorsque l'armée américaine mit le siège devant Québec, elle fut vaincue par les Canadiens-français. Les "habitants" décrochèrent leurs fusils et redevinrent soldats sous la conduite de chefs canadiens-français. Picoté de Belestre, à la tête de quatre-vingts hommes de Montréal, reprit le fort Saint-Jean. Mais Montréal tomba aux mains des Américains. Le gouverneur sir Guy Carleton put s'enfuir grâce à trois Canadiens-français: Bouchette, Tarieu de Lanaudière et le chevalier de Niverville, et aller prendre la direction de la défense de Québec. Le 31 décembre 1775, Montgomery tenta de prendre la capitale d'assaut.

Cinquante Canadiens-français, sous le commandement du capitaine Chabot et du lieutenant Picard, repoussèrent cette attaque pendant

qu'un autre groupe de Canadiens-français s'opposaient aux troupes du colonel Arnold à Saint-Roch. Un soldat nommé Charland, véritable géant, se conduisit alors héroïquement. Les capitaines Marcoux et Dumas furent aussi parmi les héros de ce siège où le général Montgomery fut tué.

Les Américains avaient perdu le Canada en ne prenant pas Québec. Par leur bravoure, les Canadiens-français venaient de conserver le pays au roi d'Angleterre. Et la capitale du Canada avait été défendue par les Canadiens-français sous Carleton en 1775 comme elle l'avait été sous Frontenac en 1690.

En 1763, les milices avaient été maintenues, officiers et soldats recevant leur paye. Murray établit un Conseil Militaire. Cugnet et La-Fontaine de Belcourt et procureur. Et la conspiration du chef indien Pontiac montra dès 1763 que les Canadiens-français entendaient être fidèles à leur nouvelle allégeance. Ils allèrent servir contre Pontiac, commandés par le major Desbergères de Rigauville, Juchereau Duchesnay, Saint-Ange de Bellerive et Godefroy Baby.

Après la guerre américaine, les Canadiens-français s'enrôlèrent dans la milice, ou servirent dans les troupes anglaises. La Corne de Saint-Luc qui avait été officier sous Montcalm et Lévis, fut colonel sous Carleton et Burgoyne. Fleury d'Eschambault fut nommé par lord Dorchester commandant de bataillons levés parmi les Canadiens-français et qui allèrent servir aux Antilles puis à Jersey. Pendant la Révolution française, des émissaires de la République tentèrent de créer des difficultés au Canada. Mais deux régiments furent levés, l'un composé d'Anglais et l'autre de Canadiens-Français. En 1807, le gouverneur Thomas Dunn fit appel aux Canadiens-français qui s'enrôlèrent "promptement et cordialement", dit un document anglais.

Ainsi les Canadiens-français faisaient-ils preuve du plus complet loyalisme depuis deux générations. Mais ils allaient donner un nouveau témoignage de leurs qualités militaires pendant la guerre de 1812.

Les Américains avaient toujours considéré le Canada comme destiné à tomber un jour sous leur domination. L'Angleterre, engagée dans sa lutte contre Napoléon, leur parut négliger la défense de sa colonie. Et Thomas Jefferson déclare qu'une expédition contre le Canada ne serait qu'une marche militaire jusqu'à Québec.

Le gouverneur sir George Prevost demanda à un Canadien-français qui



avait servi dans l'armée anglaise, le major de Salaberry, de lever un régiment parmi ses compatriotes. Cette formation appelée "Les Voltigeurs" allait jouer le rôle le plus héroïque et, du point de vue militaire, le plus décisif. Il y a eu bien des combats durant cette guerre de 1812, mais aucun n'a eu l'importance de la bataille de Châteauguay. Car Salaberry et ses 900 Canadiens-français battirent complètement et repoussèrent le général américain Hampton et ses six mille hommes. La victoire de Châteauguay fut une victoire canadienne-française. Et ce brillant fait d'armes démontra que les Français du Canada n'avaient ni perdu leurs qualités militaires ni oublié leur fidélité britannique.

Au cours du XIXe siècle, les Canadiens-français n'eurent plus guère à intervenir pour défendre le drapeau anglais. Mais la guerre du Transvaal allait leur en donner l'occasion. Des Canadiens-français firent partie des premiers contingents commandés par le colonel Otter, et la première victime canadienne de la guerre Sud-Africaine fut le soldat Deslauriers qui mourut à bord du "Sardinian". Des Canadiens-français allaient se distinguer durant cette campagne, notamment le colonel Lessard, plus tard major-général, comme commandant du 1er bataillon des Royal

Canadian Dragoons, le major J. A. G. Hudon et le capitaine H. A. Panet, officiers d'artillerie. A Mafeking, le 16 avril 1900, le major Hudon et le capitaine Panet manœuvrèrent si habilement que la bravoure et l'intelligence de ces deux officiers contribuèrent magnifiquement à battre les Boërs.

L'Allemagne avait suivi la guerre du Transvaal avec grand intérêt et l'empereur Guillaume envoyait des télégrammes de sympathie au président Kruger. Mais c'est en 1914 que l'Angleterre allait faire connaissance avec la haine allemande dans toute sa profondeur.

1914 fut la guerre pour le Canada comme pour l'Angleterre. Et l'histoire de l'armée canadienne au cours de ce conflit gigantesque est une des plus glorieuses pages de nos annales.

Lorsque, en automne de 1914, la population de Saint-Nazaire, en Bretagne, assista au débarquement de deux mille soldats britanniques qui chantaient : "A la claire fontaine", ce fut pour ces Français une surprise et une émotion incroyables. Ces soldats anglais, c'étaient les Canadiens-français. En combattant pour la France et l'Angleterre, ils se montraient dignes de leurs ancêtres de Carillon, des Plaines d'Abraham, de Québec et de Châteauguay.

Des Canadiens-français firent partie de beaucoup de formations, mais les 22e, 41e, 69e, 150e, 163e sont les noms historiques de régiments du Canada français. Et les noms de Gaudet, Tremblay, Des-Rosiers, Archambault, Barré, Dansereau, Vanier, Dubuc, LaFlèche, de Serres, Asselin, etc., méritent de passer à la postérité. Des officiers et de nombreux soldats appartenirent aussi à d'autres régiments où l'on rencontre les noms si français de Trudeau, Fiset, de Salaberry, Daigle, etc. Enfin il faut se



Le capitaine J. A. Hudon, un des héros canadien-français de la guerre du Transvaal

souvenir que les noms de A. V. Roy, Laviolette, de Varennes, Le Royer, Talbot Papineau, etc., sont ceux de glorieux morts. Tous ces Canadiens-français se sont magnifiquement battus pour la France et l'Angleterre. C'est que ceux qui s'engagèrent avaient la conviction d'aller défendre la civilisation contre la barbarie. Un jeune intellectuel, Gustave Lanctot, officier dans le 163e puis chargé de missions importantes, écrit, du front, de magnifiques articles où il expliquait la position et le devoir des Canadiens-français. De même, Talbot Papineau, officier dans le Princesse Patricia, exposa son point de vue dans une "Lettre Ouverte", demeurée célèbre. Ainsi, pour certains Canadiens-français, cette guerre fut une véritable croisade. On vit un jeune journaliste, Jean Chauvin, refusé à l'examen médical, s'en aller en France où il s'engagea dans la Légion étrangère. Blessé deux fois, il reçut la croix de guerre.

A Courcellette, en 1916, à Vimy, en 1918, les Canadiens se sont conduits

en chevaliers héroïques. Le 22e bataillon, sous le commandement du général Tremblay, se couvrit de gloire au mois d'août 1918 entre Arras et Cambrai, dans la bataille de la rivière Sensée. A Boiry-Becquerelle, le glorieux 22e soutint de terribles combats. A la défense d'Ypres et surtout à la bataille de Lengemarck-Saint-Julien, les Canadiens-français du 14e bataillon se battirent admirablement. A Lens, le 22e était de la bataille et aussi dans la grande offensive de Champagne. Tous les officiers de cet admirable régiment canadien-français furent tués ou blessés. Leurs exploits furent innombrables. Le 22 janvier 1915, le capitaine Georges Vanier et le soldat Rancourt rampaient jusqu'à un nid de mitrailleuses ennemies et les faisaient sauter. Glorieux mutilé, le capitaine Vanier est aujourd'hui lieutenant-colonel et a été ministre du Canada en France. Le major Talbot Papineau, les lieutenants Browne et Laviolette, les soldats Brunelle, Léger, de Blois, Lebrun se conduisirent en héros de légende. A Ypres, au premier contact avec l'ennemi, le commandant du 14e bataillon demanda des volontaires pour aller détruire un poste ennemi, et les cinq premiers hommes qui se présentèrent pour la dangereuse mission se nommaient Victor Hardy, T. Martin, Valin, A. Lacroix, E. de Long-



champs, tous soldats canadiens-français. Enfin, ce sont des noms incontestablement canadiens-français que ceux du colonel J. E. de Hertel, commandant du 130e bataillon, et du général Panet. Et, lorsque le 11 novembre 1918, le clairon de l'armistice annonçait le long des tranchées de France que l'Allemagne était vaincue, les Canadiens-français pouvaient se dire avec un légitime orgueil qu'ils avaient glorieusement contribué à cette victoire.

Aujourd'hui, la guerre a recommencé pour les Canadiens-français contre le même ennemi qu'il y a vingt-cinq ans. Beaucoup sont en Angleterre, prêts à la lutte contre l'adversaire de tous les sujets britanniques.

La devise de la province de Québec est : "Je me souviens". Cette fidélité du souvenir chez les Canadiens-français signifie qu'ils se rappellent le grand passé militaire de leur pays. Et elle signifie également qu'ils se souviennent que si la France leur a donné la vie, l'Angleterre leur a donné la liberté.



Les Canadiens-français ont amassé sous leurs drapeaux, au cours de quelques siècles d'histoire, une abondante moisson de lauriers, ainsi que le rappelle l'article précédent. Ils ont raison d'être fiers de leurs antécédents militaires, et ils savent s'en montrer dignes chaque fois que l'occasion de le faire se présente. Ils continuent de marcher sur les traces de leurs ancêtres et les régiments de notre Province se sont chargés, au cours de la guerre 1914-1918, d'ajouter de nouveaux fleurons à l'étendard du passé.

Dès le début du présent conflit, les unités canadiennes-françaises étaient à leur poste, et la diligence avec laquelle

elles ont répondu à l'appel qu'on leur a lancé n'est en somme qu'une nouvelle manifestation de l'esprit qui les anime. Plusieurs de ces unités jouissent déjà d'une juste célébrité et leurs noms figurent dans nos annales comme des symboles de dévouement, de courage et de patriotisme. Le Royal 22e, les Fusiliers Mont-Royal, le Régiment de Maisonneuve, les Fusiliers de Sherbrooke, le Régiment de Trois-Rivières et celui de la Chaudière méritent une mention spéciale. Chacune de ces unités de l'armée active canadienne a son histoire et ses titres de noblesse. Nous nous efforcerons de les rappeler dans les lignes qui suivent.

LE "Royal 22e Régiment" n'est certes pas la plus ancienne des unités canadiennes-françaises, mais pour manifester sa valeur, il n'a pas attendu le nombre des années. Il s'est gagné au cours de la dernière grande guerre, le titre de "Glorieux Vingt-deuxième", et les combattants de langue anglaise le désignaient sous le nom de "Fighting Twenty-Second".

C'est en effet au cours de l'automne de 1914 que cette unité prenait naissance. Le 22e Bataillon, ainsi qu'on l'appelait alors, fut organisé à Montréal, sous la direction du colonel Gaudet. Aussitôt que l'appel aux armes eut été lancé à travers le pays, des milliers de jeunes gens, issus de tous les milieux québécois, se présentèrent à son bureau de recrutement. Tout marcha si bien que les cadres furent bientôt remplis et que le bataillon dut se transporter au camp de Saint-Jean pour y commencer son instruction. L'entraînement dura tout l'hiver, enfin, juste le temps qu'il faut pour développer chez les hommes, le goût de la vie en commun et la vigueur physique nécessaire aux troupes de choix.

Vers le milieu du mois de mars, les autorités décidèrent d'envoyer le bataillon terminer son entraînement au camp d'Amherst, en Nouvelle-

Ecosse. Quelques jours avant le départ, une imposante cérémonie religieuse rassembla l'unité au complet en l'église du Saint-Sacrement qui avait été spécialement décorée pour la circonstance. Avant la bénédiction du Saint-Sacrement, l'aumônier du régiment prononça au nom de tous la formule solennelle de consécration qui plaçait le Vingt-deuxième sous la protection du Sacré-Cœur, puis il confia aux jeunes soldats leur drapeau, symbole émouvant de la patrie, du devoir et du sacrifice.

L'entraînement se termina à Amherst vers le milieu du mois de mars 1915, et, le matin du 20, l'unité défila fièrement par les rues de la petite ville avant de monter dans le convoi de chemin de fer qui devait l'amener à Halifax. A six heures du soir, le bataillon était installé à bord du SAXONIA.

La traversée fut dépourvue d'incidents sérieux et s'acheva le 30 mai, à Westenhargar, sur la côte anglaise. Le même soir, le bataillon se dirigeait vers le camp de East Sandling où les hommes se familiarisèrent sans tarder avec les dernières difficultés

Le glorieux Vingt-Deuxième

du rude métier de la guerre. Le 22e fera désormais partie de la cinquième brigade d'infanterie de la deuxième division, avec le 24e, le 25e et le 26e bataillons.

Quelques mois plus tard, le soir du 15 septembre 1915, le 22e s'embarquait pour Boulogne, où un convoi de chemin de fer français les amena vers Saint-Omer. De là, le bataillon se rendit à pied dans la région de Loere-Sherpenberg, à peu de distance de la ligne de feu du Mont-Kemmel. L'ennemi se trouvait là, tout près, et le 22e fut lancé dans la sanglante mêlée.

Et puis, les événements se précipitèrent. Il serait trop long d'énumérer tous les endroits capturés et tous les engagements auxquels le 22e Bataillon prit part durant cette période. Les pertes très lourdes qu'il eut à subir ne lui enlevèrent pas son élan; par des efforts surhumains, il parvint à Mons avec le Corps canadien encore prêt à combattre. Entre bien d'autres, le régiment s'est surtout distingué dans les combats mémorables dont les noms suivent, et il a obtenu la permission d'inscrire sur ses drapeaux les noms de ceux qui sont indiqués en majuscules:

"MONT SOREL", "SOMME, 1916 - 1918", "FLERS - COURCELLETTE", "Thiepval", "Ancre-Heights", "ARRAS, 1917-1918", "VIMY, 1917", "Arleux", "Scarpe, 1917-1918", "Cote 70", "Ypres, '1917'", "PASSCHENDALE", "AMIENS", "Ligne Hindenburg", "Canal du Nord", "CAMBRAI, 1918", "Poursuite à Mons", "FRANCE ET FLANDRES, 1915-1918".

Après l'armistice, le bataillon se rendit par étapes jusqu'au Rhin et arriva à Bonn, le 5 décembre 1918, où il passa quatre mois avec les troupes d'occupation au milieu de la population allemande.

Des soldats du 22ème Régiment écoutent les dernières instructions avant de prendre leur poste de sentinelles devant le palais royal de Buckingham, à Londres, en avril 1940



Le retour du 22e à Québec, le 17 mai, a soulevé un grand mouvement d'enthousiasme. Le lendemain, le "Glorieux" bataillon était licencié à Montréal.

A travers les heures difficiles qu'il a traversées, plusieurs officiers ont assumé les lourdes responsabilités de la direction de l'unité; rappelons seulement les noms suivants: le colonel F.-M. Gaudet (1914), C.M.G., le brig. gén. P.-L. Tremblay, C.M.G., D.S.O., A.D.C., le col. A.-E. Dubue, D.S.O., A.D.C., le lieut.-col. H. DesRosiers, D.S.O., A.D.C. Sous ces commandants, le régiment avait reçu, à la fin de la guerre, un total de 342 décorations, dont deux "Victoria Cross", deux C.M.G., sept D.S.O., trente-sept M.C., vingt-six D.C.M.,

belles de l'histoire du Royal 22e Régiment. Le maréchal Fayolle en fait un éloge magnifique en lui remettant le drapeau que lui envoie son colonel-honoraire, le maréchal Foch. Enfin, suprême honneur, le Roi consentit à être le colonel-en-chef du Régiment.

Depuis 1927, le Régiment est affilié aux Royal Welch Fusiliers de l'Armée régulière anglaise. Après la mort du maréchal Foch, le général Tremblay devint le colonel-honoraire du régiment.

Les lieutenants-colonels G.-P. Vanier, D.S.O., M.C., J.-P.-U. Archambault, D.S.O., M.C., G.-E.-A. Dupuis, M.C., se succédèrent tour à tour au commandement.

A la déclaration de la guerre, le



Le lieutenant-colonel Percy Flynn, commandant du Royal 22ème Régiment, actuellement en service actif outre-mer

premier régiment, en dehors de l'Angleterre, à remplir ce devoir. Des milliers de spectateurs assistèrent à la cérémonie de la relève de la garde et, une fois ce devoir accompli, le roi fit parvenir au général McNaughton ses compliments à l'adresse du Royal 22e. Le régiment, soucieux de continuer la tradition établie par ses devanciers, poursuit son entraînement et est prêt à prendre sa place aux côtés de ceux qui sont venus, de toutes les parties de l'Empire, servir leur roi et leur patrie en donnant le meilleur d'eux-mêmes.

Depuis, une trentaine d'officiers et un nombre considérable d'hommes de troupe sont allés rejoindre le régiment, en Angleterre.

La fanfare du régiment, qu'on a laissée au pays, continue à faire entendre les airs familiers qui ont retenti depuis tant d'années dans les vieux murs de la Citadelle.

Ainsi, l'histoire se répète. Le Royal 22e qui est le prolongement du 22e, marchera tête haute et maintiendra les belles traditions établies par celui-ci.

Lorsque le Royal 22ème Régiment fut de garde au Palais de Buckingham, à Londres, l'an dernier, il attira l'attention par sa belle tenue. On aperçoit ici un jeune admirateur londonien venu prêter main forte à la sentinelle



Le Royal 22ème Régiment, en service en Angleterre, est passé en revue par leurs Majestés, le Roi et la Reine, en juin 1940

cent soixante et onze M.M., ainsi que plusieurs autres décorations de pays étrangers.

Dès le retour du 22e Bataillon au Canada, les Canadiens-français et surtout ceux qui avaient servi sous les drapeaux du bataillon en France, rêvèrent de l'organisation d'un nouveau 22e qui ferait partie de la milice permanente du Canada et qui servirait à continuer les belles traditions du 22e Bataillon. Leur vœu fut exaucé: un ordre-en-conseil, passé le 21 février 1920 et promulgué le 1er avril 1920 (G.O. 37), créa le 22e Régiment d'Infanterie et en fit une unité de la milice permanente du Canada.

Le 8 avril, le lieutenant-colonel H. Chassé, M.C., est nommé commandant du Régiment et le recrutement des officiers et des hommes commence immédiatement. En 1921, le maréchal Foch, maréchal de Grande-Bretagne et de France, accepta de devenir le colonel-honoraire du régiment et lui donna un drapeau. Le 1er juin 1921, il a plu à Sa Majesté le Roi d'accorder le titre "Royal" au 22e Régiment qui sera désormais désigné sous le titre de Royal 22e Régiment. La journée du 27 juin 1921 est une des plus

Royal 22e Régiment, commandé par le lieutenant-colonel Percy Flynn, A.D.C., recruta rapidement ses effectifs. Les Canadiens de langue française vinrent des différents points de la Province se ranger de nouveau sous les drapeaux, comme l'avaient fait leurs prédécesseurs.

Plusieurs anciens, anxieux de faire leur part encore une fois, reprirent l'uniforme, tels le major Blais, le capitaine LaFontaine, M.C., et nombre de vieux troupiers, heureux de montrer aux nouveaux qu'ils n'avaient pas trop oublié le métier des armes. Malheureusement, on n'est plus aussi jeune qu'autrefois, et plusieurs ont dû retourner chez eux un peu tristes, après avoir entendu prononcer la fatidique lettre "E" à l'examen des médecins. Ils y sont de cœur, tout de même.

Les différents éléments prirent corps et, en peu de temps, le régiment eut une excellente tenue. Il prit sa place dans une division et traversa au commencement de décembre 1939.

Rendu en Angleterre, le régiment se mit aussitôt à l'entraînement intensif. Il eut l'insigne honneur de monter la garde auprès de son roi au palais de Buckingham. C'était le

Avec les Fusiliers Mont-Royal, le Régiment de Maisonneuve est une autre unité de Montréal qui se compose exclusivement de Canadiens français.

Tout comme les Voltigeurs de Québec et le Régiment de Château-guay, cette unité a pris naissance sur la rive sud du Saint-Laurent qui semble avoir été, avec la vallée du Richelieu, un véritable réservoir de soldats. Issu du 21^e d'Infanterie légère du Richelieu, c'est en effet à Laprairie, en 1880, que fut formé le 85^e, ainsi qu'on appelait alors le Régiment de Maisonneuve, par le lieutenant-colonel Julien Brosseau, père du lieutenant-colonel Charles-Auguste Brosseau, V.D., Croix de guerre, et du lieutenant-colonel Paul Brosseau, E.D., officier commandant du bataillon actuellement en service outremer.

Quoique ses quartiers généraux fussent à Montréal, le 85^e fut d'abord un régiment rural: il comptait, à cette époque, une compagnie à Maisonneuve, une autre à Saint-Jean-Baptiste, une à la Côte Saint-Paul, une à Sainte-Cunégonde, une à Ville Saint-Louis et une dernière à Delorimier. Ses camps d'entraînement se trouvaient alors à Laprairie et aux Trois-Rivières. Dès 1900, le 85^e, commandé par le lieutenant-col. P.-A. des Trois-Maisons, gagnait la coupe d'efficacité des corps ruraux du district de Montréal, coupe qui lui fut présentée par M. Donald Smith, plus tard Lord Strathcona. C'était là, pour une unité qui venait à peine de se former, un succès remarquable et qui n'était en somme qu'une première manifestation extérieure de la discipline qui le caractérise. D'autres succès, de cette nature, furent remportés par la suite, notamment par l'équipe de tir de l'unité, et le 85^e fut appelé, en 1908, à participer aux fêtes grandioses du troisième centenaire de la ville de Québec.

Le régiment s'était ainsi préparé à jouer un rôle actif dans notre vie militaire lorsque la première grande guerre éclata. Mobilisé dès le début de l'année 1914, le 85^e a fourni à la défense de la civilisation, en cette occasion, soixante-dix officiers et plus de quatre mille hommes qui furent versés dans un grand nombre d'unités canadiennes, mais qui ont principalement servi à grossir les rangs de l'héroïque 22^e Bataillon. Dix de ces officiers sont morts au champ d'honneur et trente ont été blessés.

Quelques années après la guerre, en 1920, on confia au lieutenant-col. N.-A. Millette la tâche de réorganiser l'unité, et ainsi, le 15 mars 1921, le 85^e était reconstitué au complet et adoptait définitivement le nom de Régiment de Maisonneuve, parce



Le lieutenant-colonel Robert Bourassa, qui organisa la première unité d'outre-mer du Régiment de Maisonneuve et la conduisit jusqu'en Angleterre. Terrassé par la maladie, le lieutenant-colonel Bourassa dut être ramené au Canada, où il gît depuis plusieurs mois sur un lit d'hôpital.

Le Régiment de Maisonneuve

«Bon Coeur bon Bras»

qu'il prenait comme écusson les armes du fondateur de la ville de Montréal, le sieur Chomedy de Maisonneuve. Dans la galerie de portraits qui ornent le mess des officiers de ce valeureux régiment, on aperçoit encore la noble figure d'une femme portant l'habit d'une religieuse. C'est celle de la Révérende Mère, au nom symbolique, Marie-Victoire, ancienne supérieure de l'hospice des Sœurs de la Providence à Laprairie, qui est l'auteur de la devise de l'unité: «Bon cœur et bon bras».

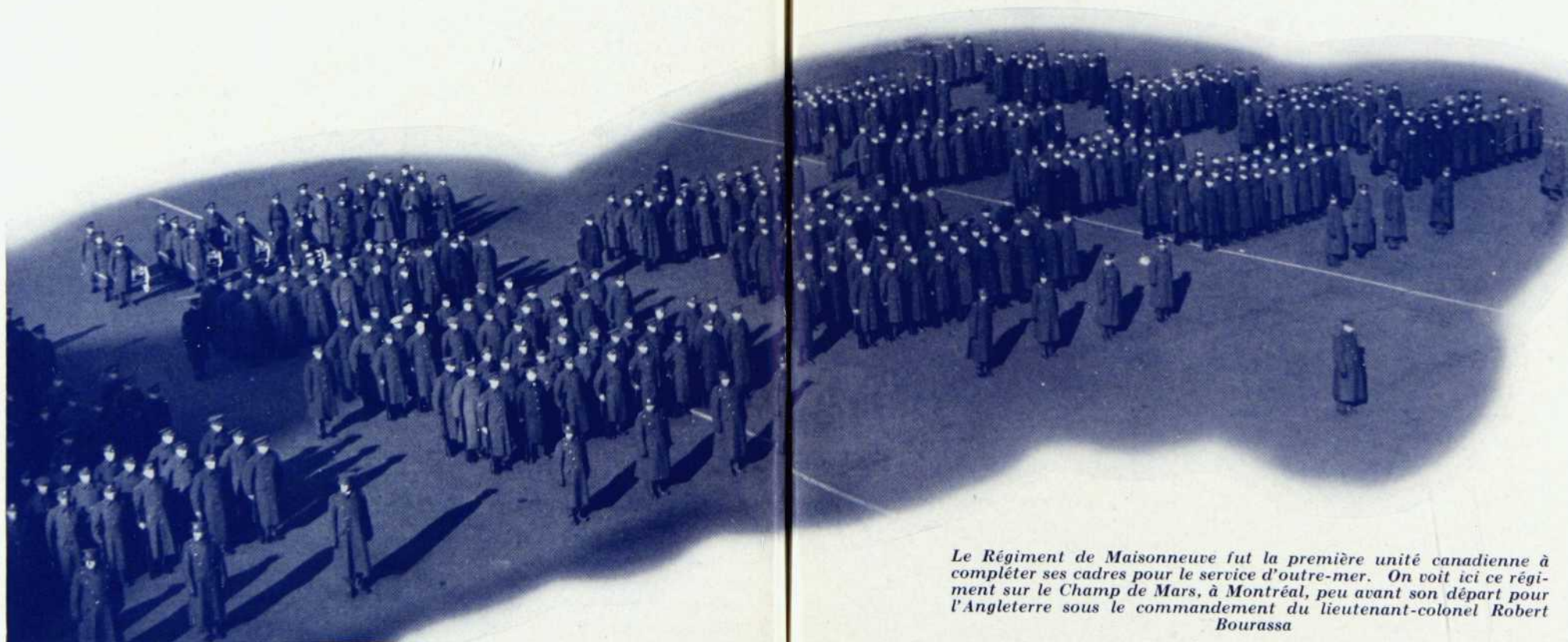
En 1924, le lieutenant-col. Hercule Lefebvre, M.C., V.D., succède au lieutenant-col. N.-A. Millette, et voilà que commence bientôt une série d'événements intéressants dans l'histoire du régiment: le lieutenant-col. Charles-Auguste Brosseau, V.D., croix de guerre, prend le commandement de l'unité qui a été fondée par son père; en 1934, le lieutenant-col. Joseph Brosseau, V.D. assume la direction du 2^e bataillon R.F. pour remplacer son cousin; et en 1936, le lieutenant-col. Robert

Bourassa prend à son tour la tête de l'unité. Ainsi s'est établie, au sein du Régiment de Maisonneuve, la belle et forte tradition familiale qui le caractérise désormais.

Lorsqu'au mois de septembre 1939 éclata le conflit que nous traversons actuellement, il appartenait au lieutenant-col. Robert Bourassa de faire sonner le clairon de l'appel sous les drapeaux, ce qu'il fit avec toute l'énergie, la puissance de travail et l'enthousiasme dont il a le secret. Après s'être entouré d'un état-major compétent, il procéda aussitôt à l'enrôlement des «Gars de Maisonneuve», ce qui se fit avec une célérité remarquable. Dès les premiers jours de recrutement, l'excellente renommée du Régiment de Maisonneuve apporta à ce dernier une véritable marée de recrues. Les volontaires lui arrivaient de toutes les parties de la ville et même des régions les plus éloignées de la Province. Quoique l'installation matérielle fut aux débuts quelque peu rudimentaire, quoique les officiers, installés dans les quartiers étroits



Le lieutenant-colonel Paul Brosseau, commandant actuel du Régiment de Maisonneuve, unité d'outre-mer.



Le Régiment de Maisonneuve fut la première unité canadienne à compléter ses cadres pour le service d'outre-mer. On voit ici ce régiment sur le Champ de Mars, à Montréal, peu avant son départ pour l'Angleterre sous le commandement du lieutenant-colonel Robert Bourassa.

du manège de la rue Craig, fussent réduits à travailler dans des bureaux improvisés, sombres et encombrés, la besogne marcha rondement sous l'aiguillon de l'esprit de discipline et d'initiative qui anime les membres de ce grand régiment. Au cours des mois de septembre, d'octobre et de novembre, le Maisonneuve active sans relâche son recrutement. Sur le Champ de Mars, les pelotons grossissent sans cesse et l'on commence bientôt à distinguer l'habileté du soldat entraîné, de la maladresse de la recrue de la veille. Et ainsi, grâce à cette inlassable diligence, le Maisonneuve fut le premier régiment canadien à compléter son effectif. Cette réussite lui valut de très nombreuses félicitations, et le premier ministre de notre pays, le très honorable William Lyon Mackenzie King, lui-même, profita de l'occasion pour faire un éloge public du Régiment de Maisonneuve et le citer à l'ordre du jour.

Le 2 janvier 1940, le Maisonneuve quittait le manège de la rue Craig pour entrer dans les casernes de la rue Rose de Lima où l'on se mit aussitôt à un entraînement intensif. Quelque temps après, les «Gars du Maisonneuve» défilaient fièrement dans les rues de la ville en guise d'adieu à leurs concitoyens, avant de partir pour le camp de Valcartier. En ce dernier endroit, l'entraînement se poursuivait avec une ardeur accrue, si bien que lorsque le mois d'août 1940 arriva, le Maisonneuve était prêt pour la grande aventure. Le régiment quitta le camp québécois pour aller prendre place aux côtés de ses frères d'armes, de l'autre côté de l'Atlantique.

Quelque temps après son arrivée à destination, une dure épreuve frappa le Régiment de Maisonneuve. Son commandant, le lieutenant-col. Robert Bourassa, luttant vainement contre la maladie qui devait le terrasser par la suite, dut quitter son unité et revenir au pays, après s'être fait remplacer par le major Paul Brosseau, E.D.

Lorsque, au mois de juin dernier, le ministère de la Défense nationale reformait les unités de réserve, le lieutenant-col. Joseph Brosseau, malgré ses nombreuses occupations et ses longues années de service militaire, revint sur la brèche et prit le commandement du 2^e bataillon du Régiment de Maisonneuve où le recrutement se poursuit actuellement avec un enthousiasme digne de celui qui a formé le premier bataillon.

Ainsi se poursuit, dans la tradition déjà ancienne d'une grande famille de militaires, la brillante destinée d'une belle unité canadienne-française.

Les Fusiliers

Mont-Royal

DEPUIS sa formation, il y aura bientôt trois-quarts de siècle, le régiment des Fusiliers Mont-Royal a participé à tous les événements importants de la vie militaire au pays.

Peu après sa naissance, en 1869, il participe à la répression de la révolte des Fénéens; en 1885, il prend part à la campagne contre la rébellion du Nord-Ouest, et fait partie des troupes combattantes dans la guerre du Sud-africain. Partout, il se fait remarquer pour sa valeur, sa discipline et son courage. Au cours de la guerre 1914-1918, les "Carabiniers Mont-Royal", comme ils s'appelaient à cette époque, maintiennent les traditions déjà anciennes du régiment, et, comme dans le passé, apportent une part importante à

l'effort de guerre du pays dans le conflit mondial.

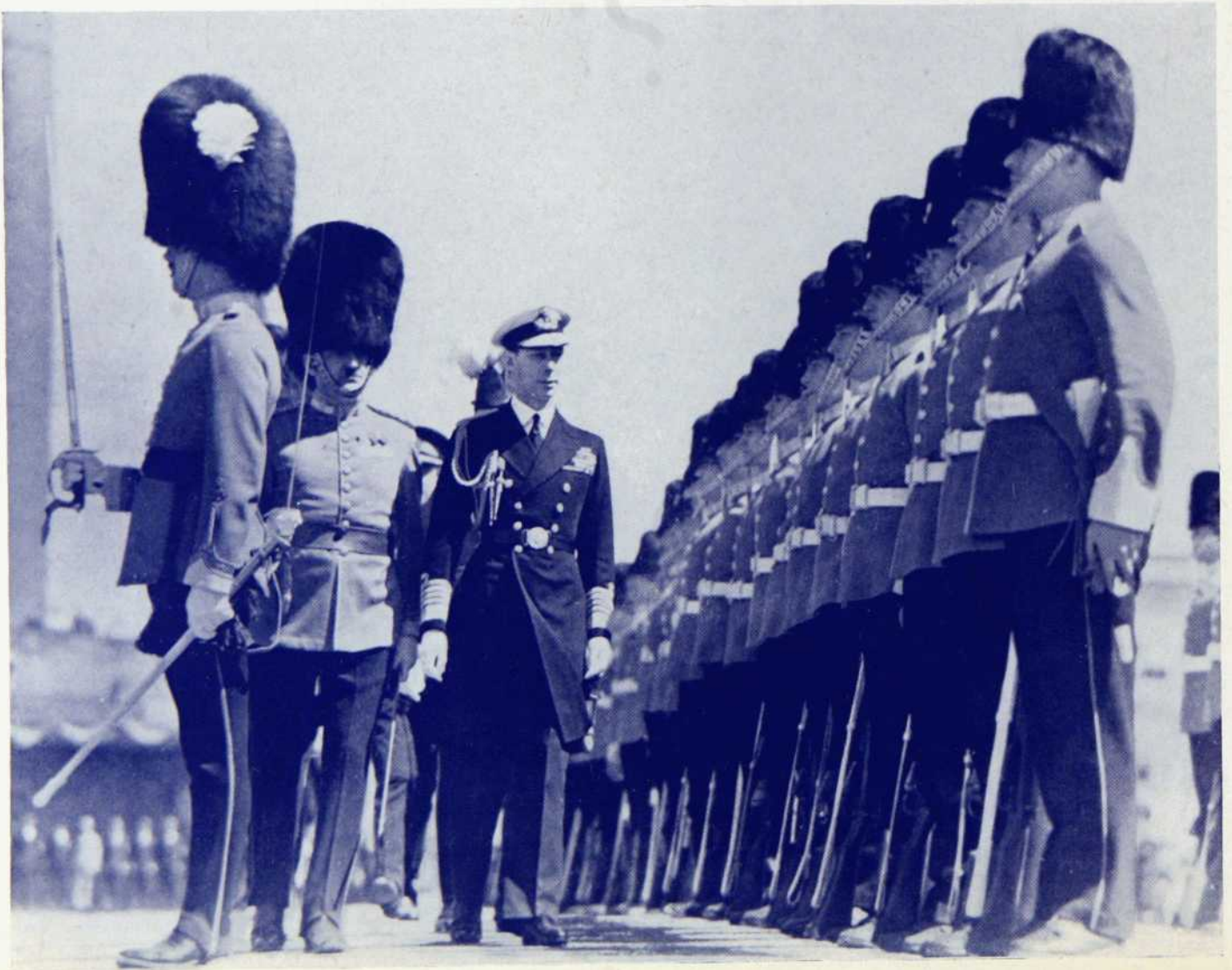
Quoique ne formant pas une entité distincte dans le corps expéditionnaire canadien, tous les bataillons canadiens-français formés en vue du service outre-mer puisèrent largement dans les rangs du régiment pour compléter leur effectif. Un fait suffira à faire comprendre la nature du rôle que cette unité a alors joué: dix mille officiers et soldats permutèrent de ses rangs pour former ceux du glorieux Royal 22e, du 14e, du 41e, du 69e, du 150e, du 163e et du 178e bataillons.

Tous ces services rendus au pays, avec désintéressement et dans l'unique pensée de servir la patrie, valurent au régiment la renommée dont il jouit maintenant. Nombreux sont

aussi les honneurs dont il peut à juste titre s'enorgueillir. La "Campagne du Nord-Ouest 1885", "Ypres 1915-17", "Festubert 1915", "Somme 1916", "Côte 70", "Arras 1917-18", "Amiens", la "ligne Hindenburg", la "Poursuite de Mons", voilà autant de glorieux titres de noblesse pour les Fusiliers Mont-Royal.

Aussi, lorsqu'il s'agit d'organiser une garde d'honneur ou une représentation militaire au pays ou à l'étranger, ses prouesses et sa tenue, lui valent d'être classé parmi les régiments d'élite. C'est lui qui forme la garde d'honneur au "libera" célébré à la mémoire du grand pape Pie IX, de même à la visite officielle du duc et de la duchesse de Cornwall et d'York, et tout récemment, souvenir bien frais à la mémoire de tous, à la visite de nos gracieux Souverains, Leurs Majestés Georges VI et la reine Elizabeth. Ce dernier et mémorable événement rappelle le temps où le régiment fut désigné pour fournir un contingent au jubilé de Sa Majesté la reine Victoria, de même qu'aux couronnements de Sa Majesté Edouard VII, de George V et de George VI.

La garde d'honneur, à l'arrivée de nos souverains à Montréal, le 18 mai 1939. Elle comprenait un détachement des Fusiliers Mont-Royal, commandé par le capitaine J. A. Leclair



Depuis la date de son incorporation officielle, le 5 novembre 1869, le régiment des Fusiliers Mont-Royal a donc accumulé les lauriers en prenant une part active à tous les événements importants de notre vie militaire. Ce régiment fut cependant d'abord connu sous le nom de "65e Régiment", puis on le nomma le "Mont-Royal Rifles", pour l'appeler ensuite "Les Carabiniers Mont-Royal". C'est en 1932 qu'il se constitua en fusiliers et qu'il prit définitivement l'appellation de "Fusiliers Mont-Royal".

Sous le commandement du lieutenant-colonel J. Beaudry, qui en fut premier commandant, et qui, avec le concours de ses officiers, réussit à le mettre sur pied de façon définitive, le régiment eut d'abord ses quartiers au vieux marché Bonsecours. De là, il passa à la salle d'exercice de la rue Craig, et c'est en 1910 qu'il eut la bonne fortune de se voir diriger vers le spacieux immeuble qu'il occupe aujourd'hui. C'était là en partie, un effet de la reconnaissance que lui avaient méritée son passé et sa

commander cette brigade: les colonels F.-S. MacKay, J.-T. Ostell et feu le brig.-général A.-E. Labelle.

Sous l'habile direction de son officier commandant, le lieutenant-colonel Paul Grenier, E.D., les Fusiliers Mont-Royal n'ont pas tardé à recruter un premier bataillon qui occupa déjà un poste pour la défense des Iles britanniques contre l'envahisseur.

Aux premiers jours de la mobilisation, l'arsenal de l'avenue des Pins était le seul local à la disposition de l'unité pour entraîner les recrues. Mais devant l'affluence, il fallut bientôt trouver des quartiers plus spacieux, et ainsi, au début du mois de novembre 1939, le régiment était caserné au Motordrome. C'est là que les recrues ont commencé à apprendre leur métier de soldats.

Le 24 du mois de mai 1940, le régiment quittait Montréal pour se rendre au camp de Valcartier, où il s'engagea dans un entraînement intensif qui dura environ un mois. Et bientôt, en juin 1940, le premier bataillon des Fusiliers Mont-Royal, faisant partie d'une division de l'ar-



En haut: — Le lieutenant-colonel Paul Grenier, commandant du 1er Bataillon des Fusiliers Mont-Royal outre-mer



A gauche: — Le général de Gaulle, chef des Français libres, fut l'incité d'honneur à une réception donnée à Londres, en mars dernier, par les officiers du bataillon Les Fusiliers Mont-Royal actuellement en Angleterre. Sur cette photo, on remarque de gauche à droite: un officier non identifié, major Maurice Forget, lieutenant Lajoie, capitaine G. Gauvreau, le général de Gaulle, lieutenant Hénault, un officier non identifié, major Alex. Grothé, major Jean Ducharme, major Paul Trudeau, major P. V. Morin, capitaine A. de Guise, capitaine R. Painchaud et capitaine Hébert

renommée exceptionnelle, parmi les régiments de la milice canadienne. L'arsenal qu'il occupe depuis cette date est aussi dû à la générosité et à l'esprit d'initiative de plusieurs de ses officiers et de nombreux amis du régiment parmi lesquels il convient de mentionner les noms de feu le brig.-général A.-E. Labelle et du lieutenant-colonel Rodolphe Forget.

Les Fusiliers Mont-Royal font actuellement partie de la IIe brigade d'infanterie du district militaire numéro 4, et trois de leurs anciens commandants ont déjà été appelés à

mée active du Canada, s'embarquait pour une destination inconnue. La grande et glorieuse aventure commençait. Après une heureuse traversée, on le débarqua en Islande, le "pays des glaces". Si les habitants de cette île, perdue dans l'Atlantique septentrionale, manifestèrent, au début, quelque peu de méfiance envers nos soldats, ils ne tardèrent pas à apprécier leur jovialité et à s'en faire des amis. Les Fusiliers y ont en tout cas prolongé leur entraînement et travaillé à la fortification de l'île, jusqu'au moment

où on les appela vers une autre destination. C'est ainsi que ce bataillon se trouve actuellement "quelque part en Angleterre" et il ne fait pas de doute qu'il saura faire vivre des traditions déjà vieilles, et conquérir de nouveaux titres de gloire.

Depuis lors, les Fusiliers Mont-Royal ont activement repris le recrutement d'un deuxième bataillon qui ira peut-être bientôt grossir les rangs de son prédécesseur en mettant au service de la démocratie une devise désormais célèbre: "Nunquam retrorsum".

L'UNITÉ canadienne-française de la ville de Sherbrooke a pris naissance, quelques années avant la dernière grande guerre, en 1910, sous le nom de 54e Régiment, les Carabiniers de Sherbrooke.

C'est à un militaire qui avait gagné ses épaulettes lors de la campagne de répression contre les rebelles du Nord-Ouest, en 1885, et comme officier du 11e Hussards, qu'il fut donné de mettre sur pied le nouveau régiment: le lieutenant-col. J.-P. Pelletier. Deux années plus tard, ce dernier ayant été nommé agent de la province de Québec à Londres, il fut remplacé à la tête du 54e par son deuxième en commandement, le major V.-Emile Rioux.

Lors des grandes manœuvres du camp de Lévis, en 1912, et de celles du camp des Trois-Rivières en 1914, les Carabiniers de Sherbrooke se firent remarquer par leur belle tenue et leur discipline, et ils eurent ainsi le privilège de fournir la garde d'honneur qui reçut S.A.R. le duc de Connaught, gouverneur du Canada, lors de sa visite à Sherbrooke, le 18 juin 1914.

Quelques mois plus tard, le lieutenant-col. Emile Rioux recevait des quartiers-généraux l'ordre de former un contingent de volontaires pour le service outremer. Cent-vingt-sept officiers, sous-officiers et soldats quittaient Sherbrooke pour se rendre à Valcartier, dès le 13 août, et l'unité envoya un deuxième groupe de volontaires plus considérable que le premier vers la fin du même mois. Un grand nombre de ces derniers furent versés dans les 15e, 22e et 35e corps d'artillerie. Les archives du régiment portent les noms de 44 volontaires enrôlés dès le début dans le 22e Bataillon; de 150 sous-officiers et soldats ayant servi dans le 41e; de 80 soldats ayant été versés dans le 69e; 110 sous-officiers et soldats dans le 165e; 250 sous-officiers et soldats dans le 178e; et 150 soldats dans le 5e régiment des Carabiniers montés. Si l'on ajoute à ces derniers, les volontaires du premier contingent ainsi que tous ceux qui ont été recrutés par la suite, le nombre de soldats fournis par le régiment de Sherbrooke à la dernière grande guerre dépasse largement le millier, et le 54e est

Les Fusiliers de Sherbrooke (le 54e)

aujourd'hui autorisé à porter le nom d'"Amiens" sur son drapeau, c'est que le 163e, qui a fourni de nombreux renforts au 22e, était en grande partie constitué par les recrues de Sherbrooke.

Lorsque, en 1919, le calme fut revenu sur la terre, et que la vie eut repris son cours normal, le régiment de Sherbrooke eut le grand honneur de recevoir dans son manège, le prince de Galles en visite officielle dans cette ville des Cantons de l'Est. Peu après, au mois d'avril 1920, cette unité fut réorganisée et se gagna, lors des manœuvres annuelles, de nouveaux honneurs, sous le commandement du colonel Rioux qui fut bientôt remplacé par le lieutenant-col. P.-E. Bélanger. Le successeur de ce dernier, le lieutenant-col. Valmore Olivier, se distingua si bien par ses mérites qu'il fut plus tard appelé à commander la dixième brigade d'infanterie. Mais c'est en 1931, sous l'égide du

McA'nulty et du major Aimé Biron. Un bureau de recrutement fut aussitôt ouvert et les volontaires canadiens-français se signalèrent par leur grand nombre. On estime, en effet, que 65% de l'ensemble des recrues inscrites durant le premier mois étaient de langue française. Devant une telle affluence, on fut forcé de former une seconde compagnie canadienne-française. Les anciens Fusiliers de Sherbrooke fournirent à la nouvelle unité un grand nombre de sous-officiers qualifiés, et on estime à environ 350 le nombre des officiers et des soldats qui y ont été enrôlés pour les Fusiliers Mont-Royal, le Régiment de Maisonneuve, les Grenadiers Guards, le Sherbrooke Fusiliers Regiment, etc. Ajoutons que les Fusiliers ont de plus fourni aux différents centres d'entraînement de la Province plus de deux cents officiers et sous-officiers.

Et ainsi, pendant que les anciens Fusiliers de Sherbrooke jouent un rôle important dans le recrutement de l'armée active, les volontaires de la réserve se préparent à toutes les éventualités. Trois fois la semaine,



Le lieutenant-colonel M. W. McA'nulty, commandant du régiment "Les Fusiliers de Sherbrooke"

il s'y donne des cours spéciaux à l'intention des officiers et sous-officiers, et les exercices se poursuivent avec entrain au manège de la rue Belvédère.



A droite: — Une patrouille de skieurs du régiment "Les Fusiliers de Sherbrooke" faisant l'exercice au cours de l'hiver dernier



A gauche: — Les Fusiliers de Sherbrooke défilent dans les rues de la métropole des Cantons de l'Est



Le régiment "Les Fusiliers de Sherbrooke" revenant de l'exercice



TROIS-RIVIÈRES, cité trois fois séculaire, s'enorgueillit d'avoir dans ses murs les quartiers-généraux du Régiment de Trois-Rivières (Three-Rivers Regiment) (Tank), qui perpétue le 178e Bataillon de la force expéditionnaire Canadienne dont le champ d'honneur, pendant la Grande Guerre, fut: Amiens.

Le Régiment fut fondé le 24 mars 1871, par le lieutenant-Colonel A. Dame, médecin à Louiseville, comté de Maskinongé. C'était alors un Régiment de milice rurale, en ce sens qu'il avait différentes compagnies, chacune ayant son quartier général dans une des belles paroisses de la région comme Yamachiche, Louiseville, Maskinongé, Berthier, etc.

En 1902, le Régiment établit ses quartiers-généraux à Trois-Rivières, et les compagnies rurales furent absorbées par d'autres unités.

Il fut successivement commandé par les lieutenants-colonels J.-A. Du-

fresne, H. S. Dixon, J. Houliston, J.-A. Tessier, L.-P. Mercier, C. R. Whitehead, F. Ritchie, J.-R. Pellerin, W. G. E. Aird, J. G. Vining, H. Keating, G.-E.-A. Dupuis.

Le Régiment a toujours pris une part active à toutes les manifestations patriotiques et militaires de la région. Il a fait l'admiration constante des citoyens, non seulement, à cause de la distinction et la valeur de ses chefs, mais aussi à cause de la bonne tenue et de la discipline de ses hommes.

On se souvient tout particulièrement qu'en 1934, lors des fêtes du Tricentenaire, le Régiment de Trois-Rivières a fourni une garde d'honneur qui rehaussa considérablement les fêtes organisées en cette occasion.

Le Régiment des Trois-Rivières

Pendant la première Grande Guerre, il ne fut pas mobilisé et ne combattit pas comme unité distincte. Son rôle fut de remplir les cadres du 22e, du 24e et du 178e bataillons, qui reçurent de lui un nombre considérable de recrues et d'officiers.

Le 15 août 1921, le régiment subit

une réorganisation et devint "The Three Rivers Regiment".

Le 15 décembre 1936, nouvelle réorganisation: il devient un bataillon de "Tank" et ce mot est ajouté à sa désignation.

Il est mobilisé le 1er septembre 1939, et s'entraîne au camp Borden,

sous le commandement du lieutenant-colonel Vining, vétéran de la Grande Guerre et ancien commandant du régiment de 1931 à 1935. Il compte dans ses cadres, une grande proportion d'officiers et de troupiers canadiens-français.

En août 1940, un second bataillon est recruté à Trois-Rivières même, composé de Canadiens français dans la proportion de 90%.

Ce second bataillon est commandé par le lieutenant-colonel J.-R. Pellerin, V.D., vétéran de la guerre de 1914, officier distingué qui est très aimé de ses subalternes et de ses soldats.

Il fournit à l'armée active de nombreuses recrues. Tout le bataillon, du commandant au plus humble troupier, fait preuve

(Suite à la page 16)



Le lieutenant-colonel J. G. Vining, commandant du 1er Bataillon du Régiment des Trois-Rivières



Groupe d'officiers du Régiment des Trois-Rivières



Une compagnie du Régiment des Trois-Rivières. On sait que cette unité est maintenant affectée au service des tanks



Le lieutenant-colonel J. J. Chouinard, commandant du Régiment de la Chaudière

On dit dans la Beauce que Charles-Antoine Taschereau servit sous les ordres de Montcalm en 1758, et que Gabriel-Elzéar Taschereau combattit Wolfe en 1759. Lors de l'invasion américaine, en 1775, Gabriel-Elzéar fut nommé colonel de son bataillon de milice par Guy Carleton, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort. Thomas-Pierre-Joseph Taschereau entra en qualité de cadet dans le Royal Canadien ou "Royal Canadian Volunteers", régiment levé au Canada pour remplacer les troupes anglaises dont on avait besoin ailleurs. En 1797, il était lieutenant et en garnison à Niagara. En 1802, le Royal Canadien fut licencié et Thomas-Pierre-Joseph Taschereau, mis à demi-solde, s'en vint résider à Sainte-Marie-de-Beauce.

Dès le 6 février 1869, un certain nombre de compagnies indépendantes étaient autorisées dans le district No 7 qui comprenait alors la ville de Québec et ses alentours. Il y avait deux compagnies indépendantes à St-Vital-de-Lambton, une autre à St-François, à Aylmer, à Ste-Marie-de-Beauce, à Ste-Claire, Ste-Justine

C'est alors qu'est créée une compagnie de signaleurs, la première dans le district de Québec. Les membres de cette compagnie sont choisis dans la classe des finissants du Collège de Ste-Marie-de-Beauce, tenue par les Frères des Ecoles Chrétiennes. Les résultats furent magnifiques et une mention spéciale lui fut accordée parmi les signaleurs de tout le Dominion.

En 1900, le colonel Th.-J. de Montarville Taschereau est transféré au 3e Régiment de la force permanente stationnée à Halifax, durant la guerre du Transvaal. Le major Gustave Taschereau lui succède, mais le 23e disparaît. Ce chiffre est donné au "Northern Ontario Regiment", et les officiers passent avec leurs hommes au 92e Régiment, l'ancien de Dorchester.

Le 92e avait eu comme commandants le major Louis Fortier, 1869-1875; le lieutenant-colonel Louis Genest, 1875-1896; le lieutenant-colonel Achille Chabot, 1896-1902. A son retour de la guerre du Transvaal, T.-J. de Montarville Taschereau reprend le commandement de 1902 à

Le Régiment de la Chaudière AF

LES origines du Régiment de la Chaudière remontent à l'ancienne milice canadienne-française, à la milice du Seigneur Taschereau, durant la domination française. C'est le sang de cette vieille milice qui s'est conservé dans le Régiment provisoire de Beauce du 9 avril 1869; dans le 23e Bataillon d'Infanterie, en 1871; le 92e en 1900; le Régiment de Beauce, le 15 mars 1921; le Régiment de Beauce et Dorchester, le 18 février 1932; et le Régiment de la Chaudière, mitrailleurs, le 15 décembre 1936, en service actif en septembre 1939, comme mitrailleurs d'abord dans une division de l'active et, ensuite, dans une Brigade d'infanterie d'une autre division. Ce régiment changeait de nom mais demeurait le même en méritant la devise qu'il porte, "*Aera perennius*" — "Plus solide que l'airain".

La Seigneurie Taschereau fut établie en 1736 sur les bords de la rivière Chaudière, à 30 milles de Québec. Elle avait 20 milles de longueur et 6 milles de largeur de chaque côté de la rivière. Le manoir était bâti sur la rive nord, à la sortie du village de Sainte-Marie-de-Beauce. Le prestige qu'ont donné les Taschereau à la vie militaire a attaché plusieurs générations de la Beauce et de Dorchester à la milice rurale.

et St-Anselme, dans Dorchester. Il y avait déjà assez de compagnies pour former deux bataillons. L'ordre général qui crée les deux bataillons est en date du 9 avril 1869. Le bataillon provisoire de Beauce est composé de cinq compagnies, avec ses quartiers-généraux à Ste-Marie-de-Beauce, et commandé par Charles-Antoine Taschereau, qui est remplacé presque aussitôt par le colonel Henri Duchesnay.

Le bataillon provisoire de Dorchester, composé de quatre compagnies, est commandé par le capitaine Louis Fortier, commandant de la compagnie localisée à Ste-Claire. Les quartiers-généraux sont à St-Anselme. Ces deux régiments vécurent ainsi l'un près de l'autre jusque vers 1900.

Vers 1871, le Provisoire de Beauce devient le 23e bataillon et le Provisoire de Dorchester, le 92e.

Le lt.-colonel H. J. J. Duchesnay commande le 23e de 1869 à '71 et de 1880 à '87. De 1871 à 1880, le régiment fut commandé par le lieutenant-colonel Laurent Bernier. A la mort du lt.-colonel H. J. J. Duchesnay, le commandement passe entre les mains du lt.-colonel J. G. Bignell de Lambton, 1887 à 1898. En 1898, succède Thomas-Jacques de Montarville Taschereau. Le bataillon est organisé en huit compagnies.

1904 pour le passer au lieutenant-colonel G.-A. Taschereau, ancien officier du 23e, qui l'exerce de 1904-1906 pour le reprendre de nouveau de 1906 à 1908. Le lieutenant-colonel E.-S. Bois du 9e Voltigeurs de Québec lui succède de 1908 à 1917. C'est durant cette période, en 1912, que les numéros des compagnies sont remplacés par des lettres. C'est en 1917 que le senior des officiers, le major E. Chabot, prend charge du régiment et établit les quartiers-généraux à St-Isidore de Dorchester. A la fin de la guerre, en 1919, le régiment prend le nom de Régiment de Dorchester. En 1921, le régiment devient le Régiment de Beauce et est commandé par le lieutenant-colonel J.-A. Gilbert (1921-1927). En 1922, l'écusson du Régiment de Beauce est autorisé: "Une couronne de feuilles d'érables; un cercle portant les mots "Régiment de Beauce, Québec"; au centre du cercle, une grande fleur-de-lis; au bas du cercle, la devise "Dieu, Roi, Patrie"; au centre du cercle, un castor surmonté de la couronne impériale.

Les quartiers-généraux sont à Beauceville avec quatre compagnies: une à St-Georges, une à St-Isidore, une à St-Joseph, une à Ste-Claire.

(Suite à la page 16)

Unités canadiennes de langue française

District Militaire No 4

A-19th Field Company, Royal Canadian Engineers, Drummondville, P.Q.

R-4th Army Troops Company, Royal Canadian Engs., Victoriaville, P.Q.

R-Université de Montréal, C.E.O.C., Montréal, P.Q.

R-Collège Jean de Brébeuf, C.E.O.C., Montréal, P.Q.

R-Collège Mont-St. Louis, C.E.O.C., Montréal, P.Q.

R-Fusiliers de Sherbrooke, Sherbrooke, P.Q.

A-Sherbrooke Fusiliers Regiment, Sherbrooke, P.Q.

R-Régiment de St-Hyacinthe, St-Hyacinthe, P.Q.

A-R-Three Rivers Regiment (T), Trois-Rivières, P.Q.

R-Régiment de Châteauguay (Mit), Montréal, P.Q.

A-R-Fusiliers de Mont-Royal, Montréal, P.Q.

R-Régiment de Joliette, Joliette, P.Q.

A-R-Régiment de Maisonneuve, Montréal, P.Q.

R-No. 20 Field Ambulance, R.C.A.M.C., Montréal, P.Q.

A-Active. R-Réserve. A-R-Active et Réserve.

District Militaire No 5

Unités de l'armée active (Canadiennes-françaises)

57th Medium Battery, R.C.A.

Royal 22e Régiment.

Le Régiment de la Chaudière.

2nd Divisional Ammunition Company, R.C.A.S.C.

18th Field Ambulance, R.C.A.M.C.

Détachements des unités suivantes appelés sous les drapeaux au début de la guerre

3rd Anti-Aircraft Battery, R.C.A.

59th Heavy Battery, R.C.A.

Les Voltigeurs de Québec.

Le Régiment de Lévis.

No. 5 District Signals, R.C.C.S.

Les Fusiliers du St-Laurent.

Le Régiment de Québec (Mitrailleuses).

19th Field Ambulance, R.C.A.M.C.

Unités de réserve (Canadiennes-françaises)

6th (Quebec & Levis) Medium Brigade, R.C.A.

No. 5 Detachment, Royal Canadian Corps of Signals.

Le Contingent de l'Université Laval, C.E.O.C.

13e Brigade d'Infanterie

Le Régiment de Montmagny.

Le Régiment du Saguenay.

Les Fusiliers du St-Laurent.

15e Brigade d'Infanterie

Les Voltigeurs de Québec.

Le Régiment de Lévis.

Le Régiment de Québec (Mitrailleuses)

19e Ambulance de Campagne, R.C.A.M.C.

No. 5 District Stores Sections, R.C.O.C.

Paroles mémorables de deux Canadiens-français éminents : le cardinal Villeneuve et l'honorable Ernest Lapointe.

Extraits d'un discours prononcé à Toronto le 17 avril 1941, par Son Eminence le cardinal Rodrigue Villeneuve.

On me permettra de citer d'abord les paroles prophétiques de feu Sa Sainteté Pie XI, qui, prévoyant tous les périls épouvantables qui menaçaient le monde, a prié tous les chrétiens d'unir leurs forces contre les puissances du mal, ennemies de Dieu non moins que de l'humanité, car dans ce conflit vital le problème fondamental du monde est en jeu. Pour Dieu, contre Dieu, voilà la terrible option qui décidera du destin de l'humanité. Aussi le Pape priait-il les particuliers et les nations de renoncer à un individualisme étroit, à un vil égoïsme, et de s'unir pour repousser le péril effroyable qui menace la chrétienté.

Un pays après l'autre tomba aux mains de nos formidables ennemis. Aujourd'hui, l'Empire britannique et les Etats-Unis restent presque seuls pour sauver la civilisation chrétienne et la démocratie.

Les raids meurtriers sur l'Angleterre et l'Ecosse ont révélé des héros cachés et un courage sans égal dans les luttes du passé. Leurs Majestés le roi et la reine ont donné un magnifique exemple à leur peuple en partageant constamment les dangers qui l'assiégeaient, et par leur sérénité et leur sympathie ont inspiré à tous un courage nouveau.

Le magnifique exemple de courage donné par le peuple britannique nous a exaltés et a réveillé le patriotisme de chaque nation de l'Empire britannique.

Le Commonwealth des nations britanniques n'est pas un simple concours de peuples liés par des relations plus ou moins intimes, par des relations d'affaires, par la communauté d'intérêts matériels. Il est beaucoup plus que cela, il est une association de nations libres, unies non par la contrainte, mais par la communauté d'idéaux identiques en substance de justice sociale et internationale, d'honneur et de dignité humaine.

Extraits d'une allocution prononcée à la radio le 15 mai 1941, par l'honorable Ernest Lapointe, ministre de la Justice du Canada.

Ne l'oublions jamais; notre dette de reconnaissance envers la Grande-Bretagne est infinie.

Depuis juin dernier, nous avons perdu beaucoup de folles illusions et appris bien des choses utiles.

Le rôle de chacun de nous est clair: dans notre propre intérêt, nous devons faire taire de part et d'autre tous ceux qui expriment des opinions tendant à nous diviser.

La vérité, c'est que nous avons le choix entre la ruine et l'esclavage certains ou la lutte à fond pour sauvegarder notre foi, nos biens et notre liberté.

Je dis donc au jeune homme canadien français: ton devoir est de répondre à l'appel qui vient d'être lancé pour grossir les rangs de notre armée. Je dis cela en toute tranquillité de conscience parce que je suis convaincu à la fois de la nécessité de ce geste et des conséquences fatales d'une abstention. On connaît mes sentiments sur ce point: je ne les ai jamais cachés et ils n'ont pas changés. Je suis toujours pour l'enrôlement volontaire pour service en dehors du Canada.

Pour moi comme pour tous ceux qui se donnent la peine de suivre ce qui se passe en Europe et de réfléchir, le danger existe. Et ce danger, j'ai le devoir d'y parer en invitant tous ceux de mes compatriotes aptes au service à se présenter volontairement, le plus tôt possible, aux bureaux de recrutement des trois armes: marine, armée, aviation.

Si les tièdes et les agitateurs ne se rangent pas avec les autres bons citoyens pour la défense commune, mais au contraire, s'efforcent de la paralyser, ou même de lui nuire, ils devront être considérés comme dangereux et traités en conséquence.



Le Régiment de la Chaudière en entraînement à Sussex, Nouveau-Brunswick, en 1940

Le Régiment de la Chaudière AF

(Suite de la page 14)

Les commandants du Régiment de Beauce:

Lieutenant-colonel J. A. Gilbert — 1921-1927.

Lieutenant-colonel G. T. Tasche-
reau — 1927-1929.

Lieutenant-colonel E. Chabot — 1929-1930.

Lieutenant-colonel J. Turgeon — 1930-1932.

Le Régiment de Beauce change encore de nom et devient le Régiment de Dorchester et Beauce en 1932.

Les commandants furent: le lieutenant-colonel J. Turgeon (1932-35), et le lieutenant-colonel L. F. Gignac (1935-36).

Quand les deux vieilles unités furent d'égales forces, et d'un zèle égal, elles s'unirent avec une troisième plus moderne, le 5th Machine Gun, un régiment de mitrailleurs. Toutes trois adoptent un nom qui les conduira désormais jusqu'à la gloire: Le Régiment de la Chaudière.

Les commandants:

Lieutenant-colonel J.-L. Reiman (1936-39).

Lieutenant-colonel G.-R. Bouchard (1939-41).

Lieutenant-colonel J.-J. Chouinard (depuis 1941).

Aujourd'hui, le Régiment de la Chaudière est embrigadé comme régiment d'infanterie, dans une division affectée au service outre-mer.

Pendant son entraînement, le Régiment de la Chaudière a été remarqué surtout en deux circonstances: il fournit la garde d'honneur lors de l'ouverture du Parlement provincial de Québec, en janvier 1940, alors qu'il fut passé en revue par le lieutenant-gouverneur, le major-général Sir Eugène Fiset. Il fournit aussi la garde d'honneur lors de l'arrivée à Québec de Son Excellence le gouverneur général du Canada, Lord Athlone.

Le 5e bataillon C.M.G.C. est une unité organisée au lendemain de la guerre, avec ses quartiers-généraux à Québec.

Lors de l'organisation du Régiment de la Chaudière, le quartier-général fut d'abord établi à Ste-Claire et,

ensuite, au Lac Mégantic. Cette nouvelle désignation exigeait un nouvel écusson qui fut accepté par Sa Majesté le 1er juillet 1938. En voici la description: deux mitrailleuses supportées par deux feuilles d'érable, le tout surmonté d'un castor portant une fleur de lis, et, pour devise, ce vers d'Horace "Aere perennius", "Plus durable que l'airain".

Il est intéressant de noter que le Régiment de la Chaudière est composé exclusivement de ruraux.

Le Régiment de Trois-Rivières

(Suite de la page 13)

d'un excellent esprit, d'un moral solide et d'une bonne volonté évidente.

Il vient d'être autorisé à continuer le recrutement de façon à remplir ses cadres conformément à l'effectif d'un bataillon sur pied de guerre.

Le Régiment de Trois-Rivières est maintenant le "12th Army Tank Battalion" (Three Rivers Regiment).

Il a pour devise: "Adsum"—Présent. Les deux bataillons du Régiment de Trois-Rivières se tiennent prêts. Dès que l'appel sonnera, fidèles à leur devise, chacun d'eux répondra fièrement "Présent", où que ce soit.

Les armes qu'officiers et soldats arborent sur leur uniforme sont celles de la cité de Trois-Rivières:

"Partie au chef de gueules et d'or; les gueules à la gerbe de blé au naturel; l'or à la pioche et à la massue de sable, posées en sautoir; au chevron d'argent chargé de trois poissons au naturel, dont deux se dirigent à senestre et un à dextre; à la pointe d'azur chargée de pin de sinople, accompagné de deux haches de sable posées en sautoir".

A droite: — Lord Athlone, gouverneur-général du Canada, passant en revue, à son arrivée à Québec, la garde d'honneur fournie par le Régiment de la Chaudière



**"AUJOURD'HUI
NOUS SOMMES
TOUS
AU FRONT"**

*Achetez DES CERTIFICATS
D'ÉPARGNE DE GUERRE-Régulièrement!*